

michael
collins

les
âmes
perdues

Christian Bourgois éditeur



LES ÂMES PERDUES

*du même auteur
chez le même éditeur*

LA FILIÈRE ÉMERAUDE
LES GARDIENS DE LA VÉRITÉ
LES PROFANATEURS

MICHAEL COLLINS

LES ÂMES PERDUES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean GUILOINEAU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :
Lost Souls

© Michael Collins, 2003
© Christian Bourgois éditeur, 2004
pour la traduction française
ISBN 2-267-01712-1

Pour mes parents, ma femme et mes enfants.

Remerciements particuliers à :

Rich et Teri Frantz

Richard Napora

Jim Tyler

Judy Wesley

Chapitre premier

Il était plus de minuit quand je suis rentré chez moi, la nuit d'Halloween. La lumière des phares a balayé la cour. On avait décoré la maison avec du papier-toilette. Je suis descendu de voiture et j'ai vu que les gosses avaient décoloré la pelouse pour écrire le mot PORC. L'air sentait le détergent chimique. J'en avais l'habitude. En tant que représentant de l'ordre dans la ville, j'étais la cible des farces, des jeux d'initiation des adolescents, de leurs premiers actes de révolte. Je m'entendais bien avec les gens, surtout depuis mon divorce. Quand ma voiture n'était pas là les gosses savaient qu'il n'y avait personne chez moi, à part mon chien Max.

Je l'ai entendu aboyer dans le sous-sol, où il était enfermé. Je suis descendu et je l'ai laissé monter dans la maison.

On disait que cette nuit, les morts se promenaient au milieu des vivants, et la soirée s'était déroulée avec le spectacle habituel, des groupes hétéroclites quémandant des bonbons de maison en maison. Dans ma voiture de flic, j'avais suivi les spectres qui erraient dans le quartier, des gosses déguisés en fantômes avec des chaînes, des sorcières couvertes de verrues, des diables à queue fourchue,

des squelettes armés de faux, des sorciers et des magiciens, des mariées monstrueuses, et tout l'assortiment habituel des superhéros : Superman, Spiderman, Batman, l'Incroyable Hulk. De temps en temps, je mettais la sirène et le gyrophare, simplement pour ajouter au fantastique de la soirée.

Le seul crime de la nuit avait été commis par quelques gosses qui avaient attaché un ruban de pétards à la queue d'un chat, plus un incident bidon rapporté par un gosse mauvais joueur qui disait avoir trouvé une lame de rasoir dans une pomme.

Max était groggy mais il est venu me lécher la main. Je lui avais donné un calmant parce qu'il aboyait beaucoup. Je ne voulais pas que les gosses le harcèlent pendant que j'étais de service. Il a grogné un peu, comme s'il était furieux contre moi. Je lui ai parlé du chat. Le mot « chat » lui a fait dresser les oreilles. Rien que d'entendre ma voix le faisait haleter. Il a regardé par la fenêtre comme s'il y avait eu un chat dans le coin. C'était agréable de voir ce genre de fidélité, même si ça venait d'un chien. On s'accroche à ce qu'on a.

J'ai ouvert le frigidaire. Une odeur de viande s'est répandue dans la cuisine. J'ai mis du ketchup dessus, comme il aimait, et je lui ai donné à manger.

J'ai bu un verre de lait pour tuer le temps. Je ne dormais pas bien. Mon reflet me fixait dans la fenêtre – comme si je regardais dans un vieux souvenir.

J'avais vécu deux ans auparavant un divorce qui m'avait retourné. Ma femme, Janine, était partie avec mon fils. Je n'avais pas encore appris à vivre dans le silence de la maison. Mon fils me manquait, voilà ce qu'il y avait. Les vacances y étaient pour quelque chose. Pour certains elles représentaient le bonheur, pour d'autres le regret.

Plus tôt dans la soirée, j'avais vu mon fils au centre commercial où se tenait la distribution municipale officielle de bonbons. C'était deux ans après les assassinats au Tylenol à Chicago et l'affaire n'était toujours pas résolue. J'avais installé un détecteur de métaux dans le centre commercial afin de contrôler les bonbons des enfants. J'étais habillé en Obi-Wan Kenobi et un gosse déguisé en E.T. est venu vers moi vider son sac de friandises. Je les ai passées au détecteur de métaux en forme d'épée de lumière. Il avait le costume complet – c'est-à-dire jusqu'à ce que je voie les yeux de mon fils qui me regardaient par les trous du masque, et à ce moment-là j'ai su, mais Eddy n'a rien dit. Il s'est retourné pour regarder derrière lui. Il ne savait pas quoi faire, comme s'il avait peur de se faire gronder s'il me parlait. Ce n'était pas le jour où je devais l'avoir. Il était plus perdu que l'extraterrestre qu'il faisait semblant d'être, mais je n'ai pas voulu le démasquer. Ce n'était pas lui le problème.

Alors qu'il s'en allait, je lui ai simplement dit : « Téléphone à la maison, E.T. »

Un peu plus loin, j'ai vu mon ex-femme avec son nouveau mari, Seth Hansen. Ils étaient déguisés en vampires, enchaînés l'un à l'autre, et chacun traînait un boulet, exactement comme je les voyais dans la vie réelle.

La queue pour recevoir les « Paquets de la peur » s'étirait jusqu'au juge, notre maire, le maître des cérémonies, déguisé en Gomez Adams. Nous avons dû garder le centre commercial ouvert jusqu'à vingt-deux heures passées pour que tous les enfants puissent serrer la main du maire. Tout ce que j'ai gardé comme souvenir c'est une photo du maire donnant un prix à Eddy pour son costume. Eddy était caché par son masque et il regardait Janine. J'avais espéré qu'il me regarde aussi, là, au milieu des spectateurs.

Malgré tous mes efforts au centre commercial ce soir-là, je n'ai trouvé qu'une lame de rasoir dans une pomme, et j'ai compris qu'il s'agissait d'un canular parce que je connaissais le gosse, Bobby James. Il n'arrêtait pas de regarder la foule derrière lui. Les grands frères de Bobby James étaient des bons à rien. Ils l'avaient poussé à faire ça. Ma parole, je ne voulais pas participer à ces conneries. Mon fils se promenait dans le centre commercial. Légalement, je n'avais pas le droit d'entrer en contact avec lui.

Nous avons interrogé Bobby James, parce que je devais considérer le canular comme quelque chose de sérieux. Arnold Fisher, un agent de sécurité du centre commercial qui avait travaillé à mi-temps pour nous, a dû chercher dans quelles maisons le gosse avait reçu des friandises. On a pris sa photo avec la pomme et la lame de rasoir. L'image allait définir Halloween pour notre communauté, un de ces témoignages de notre innocence perdue. Je me demandais toujours comment les plus dépravés entraînent dans notre esprit, comment ils ressentaient les courants souterrains de nos vies, comment ils anticipaient notre déclin.

Je regardais Max qui lapait. Son museau noir poussait le bol sur le carrelage et sa langue rose apparaissait. Sur la table, il y avait un numéro du *National Enquirer* que j'avais pris au supermarché avec un article sur un vendeur de hot-dogs de New York qui avait enlevé la porte de son four à micro-ondes : en quelques mois, il s'était cuit la main.

J'aurais peut-être pu décrire mon propre mariage comme ça.

J'ai bâillé et je me suis levé. J'avais quelques jours de congé, un long week-end que j'avais prévu de passer dans ma cabane de chasse. J'étais prêt à aller me coucher. Mais

pendant que Max faisait son petit tour dans la nuit froide, j'ai reçu le coup de téléphone à propos de la petite fille qui avait disparu.

La standardiste, Lois Gains, m'a dit qu'à son avis ce n'était qu'une erreur, une petite fille qui avait décidé de rester chez une amie, parce que c'était Halloween.

Je l'écoutais sans rien dire.

« Je déteste t'obliger à sortir, Lawrence, mais tu seras revenu dans ton lit avant de t'en apercevoir. » Elle parlait vite. « Cette gosse dort sûrement chez quelqu'un. Elle a suivi d'autres gosses, c'est tout. »

Mais il y avait quelque chose de bizarre dans sa voix.

J'ai dit : « Quel âge a-t-elle ? »

Lois a hésité : « Trois ans.

— Tu crois qu'une gosse de trois ans peut aller dormir chez quelqu'un sans que personne ne le remarque ? »

Lois n'a pas répondu tout de suite. « Avec les masques et les costumes qu'ils portent aujourd'hui, qui peut distinguer un gosse d'un autre ? »

J'ai demandé : « C'est qui la mère ? »

— Je ne la connais pas... une mère célibataire qui habite dans un des appartements des résidences sur East Pine. »

Je ne sais pas pourquoi mais j'ai compris tout de suite que ce n'était pas seulement une gosse qui n'était pas rentrée parce qu'elle couchait chez quelqu'un.

Le froid de la nuit m'a fait frissonner quand j'ai ouvert la portière de ma voiture. Maintenant il faisait nuit dès l'après-midi. Les économies d'énergie nous avaient volé une heure de jour.

Max aboyait dans la maison. Quand il restait seul, il pissait par terre car il souffrait de l'angoisse de la séparation. Je l'ai entendu alors que je sortais en marche arrière.

J'aurais dû le redescendre au sous-sol, mais je ne l'avais pas fait. Deux ou trois fois, des gens avaient appelé pour se plaindre parce qu'il aboyait, disant que je le traitais mal. Dans un sens, c'est lui qui avait écopé du pire dans le divorce, à être ainsi enfermé dans le sous-sol pendant mon service.

Je n'avais pas envie de passer du temps dehors à la recherche d'une enfant disparue. J'attendais un appel qui me dirait que ce n'était qu'une erreur, mais l'appel n'est jamais arrivé. Quand j'y repense, j'ai parfois l'impression que, si on m'avait tout dit, j'aurais pu changer les choses, faire que ça se termine autrement.

J'ai rangé la voiture derrière la mairie. Le maire était déjà là, toujours dans son costume de Gomez Adams de la fête au centre commercial. Il buvait du café. Je l'ai vu derrière la vitre, dans le bureau du commissaire, près du commissaire qui téléphonait et de la secrétaire du commissaire qui avait des rouleaux dans les cheveux mais pas son déguisement – ça la rendait encore plus pitoyable.

Le maire parlait fort et la secrétaire du commissaire tapait ce qu'il disait. Le journal local voulait une déclaration.

Quand je suis entré, Lois m'a expliqué qu'Arnold Fisher interrogeait la mère de l'enfant parce qu'il habitait à côté de chez elle. Lois m'a dit : « La mère est saoule... je veux dire, vraiment saoule. »

Dans la lumière violente de la salle de repos qui a fini par servir de poste de commandement parce que c'est là que se trouvait la machine à café, nous avons mis au point un plan de recherches rudimentaire. Des pompiers volontaires avaient déjà commencé.

Arnold Fisher est arrivé au milieu de la réunion et nous a annoncé que la mère avait été transportée d'urgence à

l'hôpital du comté après s'être évanouie. Il a dit qu'il y avait des amphétamines dans son appartement et qu'elle en avait pris avec de l'alcool. On l'avait conduite à l'hôpital pour observation. Son café fumait sous son menton tandis qu'il parlait. Je voyais son pyjama bleu rayé qui dépassait sous son uniforme.

D'après ce qu'on avait pu tirer de la mère, on a appris que la petite fille avait fait le tour des maisons avec les autres gosses du quartier. Elle était rentrée à huit heures et demie. La mère l'avait couchée à neuf heures passées. Puis elle aussi s'était endormie. Elle avait reconnu qu'elle avait bu toute la soirée. C'est un courant d'air froid qui l'avait réveillée. Il était onze heures moins le quart. La porte était grande ouverte. Elle ne l'avait pas fermée à cause des gosses qui quémandaient des friandises, et ensuite elle avait oublié.

Étant donné qu'il gelait, il fallait qu'on fasse vite. Le commissaire a entouré des zones sur une carte et nous avons commencé les recherches dans la nuit.

J'ai traversé le vieux quartier éclairé par le sourire malveillant des citrouilles et les flammes des bougies qui vacillaient dans le vent glacé. Je suis passé devant les pelouses transformées en cimetières avec des pierres tombales penchées et des mains qui sortaient du sol. Quelqu'un avait attaché une sorcière grandeur nature, à cheval sur un balai, à un poteau téléphonique, et on avait l'impression qu'elle s'était écrasée en plein vol.

J'ai dirigé mon projecteur sur les jardins, explorant le voisinage tranquillement endormi à deux heures du matin. Je voyais le tremblement argenté des écrans de télé allumés toute la nuit : de vieux films d'horreur aidaient les insomniaques à attendre le matin. De temps en temps, la radio de la voiture grésillait et on désignait le groupe d'immeubles qui avait été inspecté.

Cela a pris la nuit entière, chaque groupe d'immeubles était vérifié et signalé au bureau où on l'inscrivait sur la carte, et toujours aucun signe de l'enfant disparue. J'ai tourné dans ma propre rue, je suis arrivé à la hauteur de ma maison, j'ai éclairé le mot PORC menaçant, que les gosses considéraient comme malveillant ou maléfique.

Bien sûr, ils n'en savaient rien, pas encore.

J'avais besoin d'un allié, quelqu'un qui m'aiderait à écarter la tristesse. De la gelée blanche s'était déposée sur tout et la température avait beaucoup baissé.

J'ai entendu les aboiements de Max. Il avait reconnu la voiture. Enfin, j'espère que c'était la voiture et qu'il n'avait pas aboyé comme ça tout le temps.

Après cette nuit de recherches, après des heures de fatigue et de cafés bus au commissariat, alors que j'étais sur le point d'abandonner, j'ai laissé Max sortir pour qu'il coure à côté de la voiture alors que je roulais lentement. Nous étions revenus dans la rue où habitait l'enfant, à quelques maisons de chez elle, quand Max s'est arrêté et s'est mis à pousser des petits gémissements, puis il a aboyé contre quelque chose dans un tas de feuilles mortes au bord de la chaussée.

J'ai arrêté la voiture, je suis descendu et lentement, à genoux sur le bas-côté, j'ai enlevé les feuilles mortes et j'ai découvert les armatures métalliques couvertes de plumes de deux ailes brisées. Le halo jaunâtre de ma lampe électrique a éclairé le visage.

C'était comme si je découvrais un ange endormi, abandonné entre le monde des vivants et celui des morts.

Puis j'ai vu où le sang avait coulé et collé les feuilles mortes. Quand j'ai touché l'enfant, elle était déjà raide. Elle était morte depuis plusieurs heures.

Max a reniflé mon manteau. Il a émis des petits bruits

mécontents comme le font les chiens puis il s'est assis. Je l'ai fait remonter en voiture et j'ai demandé des renforts à la radio.

C'était difficile de former les mots, de parler dans un micro. Il y a eu des sifflements. Lois me parlait mais je n'entendais pas ce qu'elle disait. Je regardais une petite sentinelle sur une bouche d'incendie qui ressemblait à un soldat d'autrefois.

Je suis descendu de voiture et, debout près du tas de feuilles mortes, j'ai observé la rue, en rassemblant dans ma tête la terrible vérité de ce qui s'était passé, comment cette enfant était morte, et j'ai vu les traces zigzagantes des pneus entre les feuilles humides.

Chapitre 2

Enlever le corps a pris du temps. Le commissaire avait demandé de l'aide au bureau du coroner et à l'unité d'enquête sur les accidents. Il a fallu attendre presque jusqu'à neuf heures pour qu'on emporte l'enfant, mais la silhouette fantomatique est restée, dessinée à la craie. Je voyais la position repliée de la petite fille, comme une bête installée pour hiberner, et non un corps étalé après avoir été renversé par une voiture.

On m'a mis à la distribution des cafés devant une petite table installée sur le côté de la rue avec des beignets. Un des experts du comté est venu en prendre un. Je l'ai entendu dire à un journaliste : « La mort a été instantanée. »

C'était une maigre consolation.

L'expert a dit : « En ce moment des gens sont chez eux et ils ne savent sans doute même pas qu'ils ont écrasé un enfant. » Il s'est retourné et a vu que j'écoutais, le journaliste aussi.

« C'est vous qui avez découvert l'enfant ? » La question du journaliste s'adressait à moi.

J'ai fait oui de la tête.

Le journaliste a voulu que je lui donne mon nom et

mes impressions sur cette tragédie. J'ai refusé de faire des commentaires. J'ai simplement indiqué l'heure à laquelle j'avais découvert l'enfant.

L'expert a hoché la tête. J'étais coupable dans cette affaire – c'était ce qu'il laissait entendre –, responsable de ne pas avoir maîtrisé le désordre de la nuit précédente. Il a dit : « Les gosses font ce que la loi leur laisse faire », et le journaliste a noté la phrase.

L'expert a regardé plus haut dans la rue et nous avons suivi son regard. Nous avons vu les sacs noir et orange remplis de feuilles mortes dont certains avaient été crevés par des voitures. Nous avons vu la pulpe orange des citrouilles écrasées, soit jetées des voitures, soit posées comme des têtes décapitées, pour tromper les élèves du lycée ou les inciter à rouler dessus. Le genre de festivités habituelles, la signification d'Halloween : les maisons habitées de vampires, les feux de joie qui illuminaient la campagne, une folie contrôlée, les représentations de nos peurs et de nos superstitions qui remontaient à l'époque des moissons d'automne et des offrandes rituelles.

Mais ce qui ornait cette mort réelle, ce sacrifice, c'était le ruban jaune de la police qui frémissait dans la pluie froide, les projecteurs qui grésillaient et qui fumaient en donnant à la scène une blancheur chimique qui blessait les yeux si on la regardait. Cela ressemblait à un décor de cinéma.

Lois m'a appelé sur la radio de ma voiture. L'arrêt du bus scolaire se trouvait en haut de la rue. Je devais aller dans chaque maison de la rue, réunir les enfants et les emmener prendre le bus.

Lois a dit : « La mère est hors de danger.

— Est-ce qu'elle sait que sa gosse est morte ? »

Il y a eu un silence et Lois a murmuré : « Non. »

J'ai dit : « Comment se fait-il que les gens qui veulent mourir n'y arrivent pas ? »

— Ça va, Lawrence ?

— Non. »

Je suis ressorti de ma voiture sous la bruine glaciale. Je suis allé de porte en porte. Dans certaines maisons, je voyais la rue à la télé. C'était étrange de regarder la rue sur des écrans. Dans une maison, je me suis vu sur l'écran. Un type pointait une caméra sur moi.

J'ai demandé aux gosses de se tenir par la main et j'ai conduit cette petite chaîne humaine jusqu'au bus scolaire. Ils ressemblaient à de petits asticots dans leurs manteaux épais sur lesquels étaient imprimés leurs personnages de télé préférés, Mickey Mouse, Wonder Woman, Superman ; ils portaient leurs boîtes de repas avec *Scooby Doo* et *Mon Petit Poney* peints dessus en couleurs vives. Une caméra nous a suivis dans la rue.

Une jeune journaliste a demandé : « Comment allez-vous, les enfants ? » Un des gosses a répondu timidement : « Je ne dois pas parler aux inconnus », et cela disait toute la tristesse de ce que nous étions devenus.

La journaliste a dit : « Je ne suis pas une inconnue. C'est la télé. » Un autre gosse précoce a répliqué : « Pas de commentaires », comme un vieux cheval de retour politique, et cela a coupé la chique à la journaliste. Je pense que nous connaissions le scénario. Nous attendions seulement les vrais événements.

Le bus jaune stationnait au bout de la rue. Je connaissais le chauffeur, un ventriloque amateur qui avait toujours son copain, la marionnette Lord Marbles, assis sur ses genoux. Lord Marbles avait les mains posées sur le volant. Il penchait la tête en souriant, et demandait ce qui s'était passé au-dehors. Les gosses grimpaient dans le bus et le lui racontaient aussitôt.

Cet ouvrage a été composé par
Graphic Hainaut (Condé-sur-l'Escaut)

N° d'édition : 1657



Les âmes perdues Michael Collins

Cette édition électronique du livre
Les âmes perdues de Michael Collins
a été réalisée le 07 mars 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267017120).
ISBN PDF : 9782267021943.
Numéro d'édition : 1657.